
NICOLAS ANTONIUCCI
L'île du Kamas
13 ans après...
11 Na
COULEUR SODIUM
Culture - Science-fiction - Suspense

© Nicolas Antoniucci – 2021. Tous droits réservés.
www.nicolas-antoniucci.com

ISBN (version imprimée) : 978-2-37692-309-1
ISBN (version eBooks) : 978-2-37692-314-5

Corrections : Libres d'écrire
Édition papier et numérique : Libres d'écrire
Couverture : Libres d'écrire
Illustration de couverture : © Deposit Photos

Libres d'écrire est un label de IS Edition, Marseille.
www.libresdecrire.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

NICOLAS **ANTONIUCCI**

L'île du Kamas

COULEUR SODIUM
Culture - Science-fiction - Suspense

L'ARBRE DU KAMAS

CHAPITRE I

La mort de Paula

Dehors, il fait nuit noire d'un automne particulièrement pluvieux. Mon appart se trouve au troisième étage d'un immeuble dans le centre de Paris. Ce soir, j'ai une insomnie grave et j'arpente de long en large mon salon, lumières éteintes, qui surplombe la rue de Rennes presque vide à cette heure. Je bois un whisky et fume un cigare italien âpre au goût, dangereux, buriné. Devant moi, une petite rue s'échappe à angle droit. Elle est presque noire hormis, un peu plus loin et en son milieu, les lumières d'un bar qui est encore ouvert à cette heure tardive. Leurs couleurs se mélangent et se reflètent au centre de la chaussée mouillée et très noire, avec une rare intensité. Deux taches jaunes et presque circulaires, violentes, lumineuses comme des soleils, dessinent les premiers pas de cette allée de lumière. Elles sont suivies par la surface large et rouge comme un drap de lit mouillé de sang et déchiquetées, que jette la lumière de l'enseigne. Quelques lettres blanches se détachent du rouge et nous donnent le nom, son nom.

Ce bar s'appelle Pégase.

Cheval ailé des poètes enfanté par Méduse sur son lit de mort. Je reste longtemps en contemplation devant ce paysage électrique et féerique. Ce ne fut pourtant que lorsque la couleur verte de l'enseigne, en saillie de façade, sur laquelle est dessiné un cheval qui

caracole et vole, est apparue collée au rouge, que j'ai ressenti le besoin de descendre dans la rue. Pégase m'a nommé, pour que je le chevauche dans cette nuit.

Les couleurs.

C'est important les couleurs, mais parfois elles vous agressent, elles vous blessent. Un jour, que je zonais dans un coin perdu d'une province de France et alors que j'arrivais au cœur d'un village, j'ai aperçu, au détour d'une ruelle, une église construite en pierre grise, presque noire.

Devant moi, sa façade se dresse ouvragée et intemporelle, tel un mur sacré et percé de mille signes oubliés. En dessous de deux larges fenêtres jumelles, aux encadrements en pierre sculptés et garnies de vitraux, qui de dehors semblent gris, se trouve un portail de bois dont la petite porte qui en occupe le centre est entrouverte. Je me glisse silencieusement à l'intérieur. Dans la pénombre, les vitraux crachent leur vraie couleur, dans une pluie de taches bleues, dont les gouttes colorent le sol de pierre. Elles semblent le faire avec une matière épaisse, comme de la gouache, à un tel point que j'ai ressenti le besoin de vérifier que c'était bien les deux vitraux qui éclairaient et j'ai interposé mon pied entre le rayon de lumière et la pierre. La couleur a disparu du sol, mais elle n'a pas coloré mon pied, comme si je ne comptais pas, comme si j'étais de trop dans mon habit fragile d'homme et de chair face à cette éternité.

Je finis mon verre « cul sec », attrape mon imper gris et mon chapeau et, claquant la porte derrière moi, descends par l'escalier de bois ombilical et verni qui me conduit dans la nuit de ma ville.

Je m'appelle Paul.

Je suis détective privé, écrivain et amateur.

Amateur d'amour surtout, aussi de mort et de haine.

Journaliste sans journal.

J'exerce mon métier comme si je jouais perpétuellement dans un vieux film en noir et blanc.

Ce qui m'intéresse dans ce foutu boulot, c'est l'alcool, les filles et la vérité. De belles filles avec des beaux culs, si possible. Des vérités, belles et surprenantes, qui vous rentrent dedans comme un manège de foire, avec la même outrance, la même folie. Je suis amateur de démesure.

Je ne fais pas de politique.

J'aime la vérité.

Mon rêve, c'est d'être poète.

Difficile, car ça ne s'apprend pas. La poésie n'existe pas à l'école, sauf parfois celle des autre, celle des poètes morts. Jules Ferry s'en foutait, il avait d'autres chats à fouetter.

On devient un jour poète, on ne sait pas pourquoi. Cela vous tombe dessus d'un seul regard, d'une seule odeur, d'un seul infiniment beau.

Cela vous assomme d'un coup.

Aussi je suis un émule de Bogart, surtout à cause de Lauren Bacall que souvent il côtoie. Je me prends pour Hercule Poirot, le héros, suranné mais éternel, d'Agatha Christie. J'ai acquis une notoriété de détective privé suite à une ou deux histoires que j'ai élucidées, sans vraiment le chercher. Je les avais racontées dans un journal spécialisé, une feuille de choux qui traite d'affaires policières. J'ai des intuitions, des flashs, une drôle de manière de vivre certains événements. Ils ont toujours un rapport avec le sacré, du moins, c'est ce que je pense.

Quoi de plus sacré que la mort, si ce n'est la vie ?

Un exemple. Il y a quinze jours de cela, j'ai été invité, dans la même journée, à deux mariages. Les cérémonies se déroulaient en province, à seulement quelques kilomètres l'une de l'autre. Les deux couples ne se connaissaient pas. Ils n'avaient rien à voir entre eux et les invités non plus. En fait, je ne comptais pas y aller non plus mais je me suis rendu, par obligation, dans ce petit coin de France, cette même journée, et j'ai vécu ces mariages à ma manière. Peu de temps avant de prendre ma voiture pour m'y rendre, j'ai remarqué un pigeon. Il se tenait devant moi, ostensiblement droit, violemment

blanc, comme s'il avait vêtu une robe de mariée. Plus tard, alors que je traversais, en voiture, des champs de blé gorgés de soleil qui envahissaient l'horizon, juste entrecoupés de bosquets d'arbres verts, j'ai croisé deux poules faisanes qui, paresseusement, se sont envolées devant moi.

Ensuite, un peu plus loin, deux perdreaux se sont montrés et enfuis. Pour moi, cela ne fait aucun doute, c'est la valeur sacrée de ces deux mariages qui exhalait sa force dans ce paysage.

Image de paradis.

Preuve de l'existence du paradis.

La mort.

J'ai assisté à un enterrement. Le mort était allongé dans ses habits d'apparats sur une table de pin verni. Son visage semblait être constitué de cire très blanche. Ses petites filles pleuraient devant lui. Elles étaient, à cet instant, belles, très belles, aussi belles que des corbeilles de fleurs, alors que dans la vie de tous les jours, elles étaient d'aspect ordinaire. La présence de la mort les a embellies en hommage au défunt qu'elles aimaient, beauté que la vie lui offre.

Il faut des fleurs, de la beauté, pour accompagner la mort de l'homme. J'arrive dans ma rue. Une bouffée d'air humide me frappe le visage. Je jette mon cigare Toscan, dont une des extrémités est déjà humidifiée par ma salive, mélangée à sa nicotine, sur le trottoir luisant.

L'autre bout rougeoie un instant sous sa cendre gris clair, subtile porte vers l'enfer. Il agonise et enfin s'éteint sous les pleurs de la nuit.

Flash.

Je rencontre Éros le puissant, c'est un chien Doberman qui traverse lentement la place Montparnasse. Ses muscles frémissent sous sa peau, sous son pelage marron, quasi noir. Il semble en forme et l'on pourrait presque voir sa gueule carrée sourire.

Aussi, l'éclat de ses crocs blancs.

Il traîne derrière lui deux jeunes filles, deux minettes aux jeans bleus collés sur leurs fesses nues, qui avancent, en flânant, le long des

vitrines qui bordent la place. Je lis, sur les ceintures bleues des jolies filles, deux inscriptions incitatives écrites en minuscules lettres en forme de bâtonnets blancs. La première sur celle de gauche, dont les hanches ondulent comme des flammes, est « Sexe ». La seconde, sur celle de droite, dont les hanches ondulent aussi, est « Soleil ».

C'est un couple bizarre à la gloire d'Éros, couple de passion, de feu.

Le feu.

Je marche maintenant dans la nuit. J'arrive à un carrefour où les gyrophares des camions de pompiers et voitures d'agents de police mélangés, stationnés en quinconce et n'importe comment, agressent la tranquillité de la nuit. Une canalisation de gaz a pété, enfin probablement. Le feu a soudain illuminé la nuit.

Les voitures de pompier sont aussi belles que des jouets d'enfants neufs, clinquants. Ballets de lumière d'où se détachent les ombres furtives et noires d'hommes en uniforme.

Orage. Il tonne. Un éclair brise, déchire la nuit, montre la lumière derrière le noir, peut-être l'espoir.

Dieu a encore frappé du poing sur la table. Cela tourne mal.

Drôle d'époque.

Des façades noires de l'immeuble sortent des flammes rouge orangé, gorgées de fumées noires, qui brûlent sauvagement son cœur.

Cet incendie est un crime. Il est signé, comme aurait pu le faire Zorro.

Justicier imaginaire pour les cœurs d'adolescents.

Le tueur a laissé sa marque sur le trottoir.

Il l'a tracée avec une bombe de couleur rouge.

Sang et feu.

C'est un tague que les flammes lèchent et éclairent.

Il représente un oiseau.

Il vole.

Au pied de l'immeuble, il y a un bar, un bar de nuit. On y rentre par une porte circulaire, façon chinoise, noire et luisante de mille étoiles, mille rêves. Une porte comme ça, il y en a une dans la cité interdite de Pékin et cela, depuis si longtemps. Elle représente la lune et ses mystères, ainsi la nomme-t-on. Ici, ce serait plutôt le mystère de l'amour éphémère, juste le temps d'une nuit, du trajet de cet astre dans une nuit et qui, après, s'enfuit comme un amant alors coupable.

Le bar s'appelle Icare.

Icare a brûlé, ce n'est pas une nouveauté.

Son soleil l'a jeté dans la fournaise de l'enfer.

Avec ses barmans musclés et entraîneuses exotiques, aux jolis minois et fesses de toutes les couleurs, qui deviennent chaque soir les diablotins fragiles, éphémères, du monde d'en bas.

Vampires que seule l'aube endort.

Je connaissais Paula, une grande fille brune qui, souvent, la nuit, hante ce bar. Avant de s'y échouer le soir, elle vend des sacs à main dans une boutique de Saint-Germain-des-Prés. C'est à cet endroit que je l'ai remarquée pour la première fois. C'était lors d'une soirée d'automne noire et fraîche. Les arbres de l'avenue déjà dégageaient, à l'entrée de la nuit, leurs parfums âcres, naturels, originels, terreux, obligatoires. Le décor de la boutique, blanc comme de la neige vierge, immaculée, contrastait avec les sacs élégants, de cuir noir, qui étaient exposés sur des étagères de verre, comme s'ils étaient suspendus dans les airs.

Un air glacé comme un bonbon mentholé, frais et chaud à la fois, sucré pourtant. Paula, fille du sud aux cheveux noirs, habillée de noir, tee-shirt moulé et jean serré aux fesses, circule dans la boutique au décor de paradis, emblème digne, élégant drapeau, de ces produits de luxe.

Aussi, elle vend son image, la beauté, la jeunesse de son corps, affiche vivante d'un éphémère magazine de mode.

Un homme est mort dans cet incendie.

On m'a dit aussi que Paula avait disparu. L'homme est un Allemand, certainement un touriste paumé qui s'est réchauffé un instant dans ce paradis imaginaire, plutôt artificiel. Il a ouvert la porte ronde et est entré dans le noir de la salle peuplée des seules ombres de longues filles noires ou chinoises, comme s'il venait de traverser un mystérieux horizon, franchir la porte de ses rêves, comme un marin désœuvré le ferait. Sa voiture est restée en rade dans la rue d'à côté, triste corbillard. Pas pour longtemps car les flics l'ont repérée et évacuée. Ils ont ouvert la voiture et trouvé des trucs dedans. Des objets, certains classiques comme un paquet de cigarettes blondes, aussi blondes qu'une Allemande ou de la choucroute, une boîte entamée de préservatifs et d'autres plus difficiles, dangereux, comme un revolver.

Un bon vieux revolver au canon rond, à barillet et à l'acier froid et huileux.

L'acier est une matière morte, plus morte que la pierre qui rayonne, car elle a été façonnée par la nature et non par les hommes.

Elle a sa place, dans le discours originel de Dieu.

Discours basique où, de la matière morte jaillit la vie. J'imagine que de l'ombre circulaire, profonde, mystérieuse de sa gueule, sort parfois un chien de l'enfer qui vous croque. Un revolver datant de la dernière guerre, mais solide, bien fabriqué pour tuer.

Je sais de quoi je parle, j'en ai déjà regardé un dans les yeux, dans son œil de cyclope. De l'autre côté, se tient un homme, un dur, qui le brandit bras tendu devant moi. Un grand brun aux cheveux frisés, casquette et baskets aux pieds, anonymes.

L'ombre d'où peut jaillir la mort vous hypnotise, comme un serpent le fait avec sa proie. Le temps alors s'arrête et l'on n'a aucune chance de se réveiller, si le mec tire. Celui-là ne voulait pas me tuer, c'est une chance pour moi, sinon il l'aurait fait. Je n'en doute pas. Si son patron l'avait sifflé, il m'aurait exécuté rapidement, professionnellement, sans aucun remords.

Comme s'il tirait un lapin.

Comment j'ai su pour le flingue de l'Allemand ?

C'est tout simple.

Mon client est propriétaire du bar. Il s'appelle Shar et m'a mandaté pour suivre l'enquête et puis, aussi, j'ai mes entrées dans le commissariat de mon quartier.

Les flics m'ont raconté. L'Allemand était un tueur, un mafieux de la pire espèce. Un homme de main au service de la drogue et du sexe. Il a été plusieurs fois condamné dans toute l'Europe.

Qu'est-il venu faire dans cette chambre où il s'est échoué comme un vieux tronc le ferait sur une plage, poussé par la marée ? Il est mort asphyxié, après avoir été assommé par une bouteille de champagne, cuvée dom Pérignon et ce n'est pas une consolation, par la fumée noire de l'incendie. L'alcool s'est accroché aux rideaux qui se sont enflammés au contact d'une cigarette allumée, jetée là. Est-ce Paula la responsable ?

Aujourd'hui, j'ai un rendez-vous avec une Chinoise dans un petit bistrot de la périphérie de Paris. Une banlieue, un peu pourrie, mais sympa quand même, si on sait la regarder.

C'est pour le boulot.

J'ai garé ma voiture, une Japonaise, dans une petite rue tranquille. Je termine mon repas. Sobre, avec un plat du jour, du lapin chasseur quand même, de l'eau plate et une Chinoise aux beaux yeux en prime. Des yeux qui pleurent pourtant, race oblige.

Nous avons mangé dans un restaurant japonais à la déco très blanche. Les murs de pierre et le plafond sont peints en blanc et, se tenant assis devant le comptoir, se trouvent deux femmes avec le visage maquillé de blanc, telles des geishas antiques, qui, les lèvres peintes de rouge, semblent attendre, les reins cambrés. L'odeur de la pièce est celle, très prenant, du poisson frais. La serveuse, vêtue d'un tablier blanc, est une jeune Japonaise qui prend son rôle très au sérieux car lorsque je lui demande pourquoi le saumon cru est de couleur plus claire que d'habitude, elle me montre son ventre comme si elle parlait du poisson. Les morceaux sont arrachés au

ventre du saumon, semble-t-elle dire. Je remarque alors que ses oreilles sont plus longues que la normale, elles sont longues et collées sur le haut de sa tête, et je trouve que cette fille ressemble effectivement à un poisson, digne femme virtuelle d'un acteur, homme poisson dans un célèbre film américain de fiction. Peut-être même vient-elle d'Atlantide et serait vraiment une femme poisson ?

Le Japon, après tout, est un panel d'îles qui constituent peut-être, tel un iceberg, la face émergée de l'Atlantide. Jamais, probablement, ce pays n'a été plus proche de Paris que dans ce restaurant.

Ensuite, je retourne à ma voiture. Un de ses pneus est crevé, c'est le mien, celui du conducteur. La chinoise est repartie dans sa vie. Je lève les yeux et remarque que je suis garé devant un bar. Il s'appelle la Licorne, c'est étrange. Heureusement ma voiture est une japonaise, petit format, elle lève la cuisse rapidement, du moins facilement, légèrement. Elle a de beaux pneus, de belles jantes. De beaux yeux aussi, enfin des phares puissants. Je change facilement le pneu percé et je repars. J'ai revu la fille la semaine suivante, je devais la conduire à une réunion de travail, où nous étions tous les deux conviés. Je lui avais donné rendez-vous en bas de chez moi et à son arrivée nous sommes allés boire un café et un jus d'orange sur le zinc avant de rejoindre ma voiture. Je savais que, la veille au soir, elle était sortie et je lui ai demandé si elle avait quand même bien dormi.

Elle m'a répondu :

– Parfaitement, comme un petit cochon.

Ma voiture était garée dans une petite rue tranquille, derrière une église aux murs de pierre jaune. Je n'ai pas eu de chance, un imbécile a arraché un des rétros de ma japonaise. C'est celui du conducteur, le mien. Il gît brisé par terre. De jolis rétros, plats et larges comme des oreilles d'éléphants, dit-elle, car, pour cette fille d'Asie, les animaux, par leurs forces, leurs puissances, illustrent la totalité du monde des hommes. Ses actions, ses créations, même ses sentiments. Ses architectures, ses littératures.

Je me suis demandé si cette fille ne portait pas malheur à ma voiture. Ce n'est pas grave, nous avons laissé la voiture et pris le

métro, parcourant un instant ensemble le ventre de Paris. Je croise deux égoutiers affairés à soulever une lourde plaque d'égout circulaire, qu'ils ont posée verticalement face à moi. Elle est esthétiquement superbe, comme gravée de hiéroglyphes égyptiens. Il nous faut trouver un Champollion moderne qui pourra déchiffrer ce langage de bronze. Il nous donnera accès aux mystères de la terre, probablement à l'esprit de l'homme aussi.

J'ai ouvert ce matin mon e-mail pour consulter mon courrier électronique. Le message de Shar était là, précédé d'un sigle qui représente un cheval noir qui hennit. Il se cabre et dresse ses pattes de devant, qu'il agite.

C'est sa signature.

Cet homme est propriétaire d'une chaîne de bars et d'hôtels qui portent tous des noms de chevaux.

Il me convoque dans son ranch de Sologne. Je décide de m'y rendre en voiture. J'emprunte les petites routes qui descendent vers la Loire, pays de châteaux, d'eaux stagnantes, de forêts aux bonnes odeurs de fougères, de pins et de champignons, aux sols sableux secs et légers.

Terre de bruyère éventrée par des sangliers solitaires, invisibles comme des fantômes, des génies puissants de la forêt. Je me perds un instant dans les dédales de la France profonde, croise des biches apeurées qui peuplent les ombres des lisières de la forêt.

Je suis remis dans le droit chemin par un vieil homme. Il se tient debout, immobile, un vélo dans la main. Sa casquette de magicien est posée en oblique sur son crâne, vers ses yeux.

Je me dirige vers la direction de son regard, de la visière. Je ne me suis pas trompé, j'arrive, peu de temps après, devant chez Shar.

En Italie, le regard sur l'étranger est plus fellinien, les particularités, monstruosités du corps, accompagnent souvent la force de l'esprit, comme une grâce de dieu. Je n'ai jamais été au Japon, mais je suis certain que les corps massifs des Sumos

encombrent le paysage social et symbolique, culturellement symbolique, de ce pays.

J'arrête ma voiture devant le portail de bois du ranch, il est orné de fers à cheval qui sont cloutés sur ses planches.

Shar, le mystérieux.

Shar, le superstitieux.

Son ranch s'appelle le « Centaure ».

J'ai alors vu Shar, pour la première fois. Il déboule, monté sur son cheval noir aux genoux cagneux, au museau fumeux et baveux, d'un chemin creux qui traverse la forêt de pins et débouche devant sa maison. L'homme et la bête semblent s'être fondus en une seule créature, comme le légendaire Centaure. La face du cheval a perdu ses poils et laisse apparaître sa peau nue, comme le visage d'un homme. C'est un homme brun à la gueule carrée, aux épaules larges, au regard dur. Ses cheveux drus sont noirs, aussi noirs que le pelage de son cheval. On sent qu'il existe une parfaite osmose, une complicité, entre l'homme et la bête. Ses yeux sont bleu clair. Il se dégage de ce couple, homme et bête, une force magique.

Je les suis dans l'écurie de briques rouges, aux odeurs de sueur et de paille mélangées, dans laquelle il entre avec Diable, son cheval noir. Il l'abandonne après l'avoir dessellé et brossé amoureusement. Il m'entraîne chez lui et je l'attends un instant dans le salon de sa maison pendant qu'il cherche, dans son bureau, quelques papiers pour ses rendez-vous de fin de journée. J'aime, par profession, regarder à l'intérieur des maisons, aussi, par curiosité, je suis un peu voyeur. Leurs objets reflètent le vécu des hommes qui les habitent, leur passé, leur présent, voire leur avenir. Peut-être même plus que cela, car ils montrent parfois leur âme et tant de choses que ceux-ci ne voient plus par habitude, amnésie souvent volontaire. L'ambiance générale de la pièce est sobre et moderne, avec un dallage en pierre noir et blanc au sol, des poutres en chêne blond au plafond et des meubles en bois sur lesquels sont posées des sculptures, qui me semblent antiques. Quelques vitrines, fermées à clef, paraissent contenir des trucs plus petits, plus précieux. Les murs sont enduits

avec de la chaux et décorés de toiles de maître. Je profite du départ de Shar pour sortir un appareil photo de ma poche, un mini-Canon, et faire une série de clichés panoramiques, en faisant bien attention de ne rien oublier, pas le moindre grain de poussière.

J'étudierai ces photos plus tard.

Il revient peu de temps après et nous nous rendons alors à l'Hippocampe, c'est un bar que possède Shar. Il me demande de prendre ma voiture. Il va me rejoindre avec la sienne car, plus tard dans l'après-midi, il doit se rendre à d'autres rendez-vous pas très loin de là. Je roule tranquillement vers l'Hippocampe lorsqu'une voiture arrive à toute vitesse derrière moi. C'est une vieille voiture blanche, anguleuse, une Américaine de « race » Ford. Sur son capot, un peu au-dessus de la plaque d'immatriculation, est fixée une sculpture d'acier, en bas-relief.

Elle représente un cheval qui court, crinière et queue au vent.

Je vois le conducteur, c'est Shar.

Il me double.

Je remarque sur le coffre, inscrit en lettres d'argent avec une calligraphie rétro, le nom de la voiture.

C'est une Mustang.

Légendaire cheval de cow-boy, légendaire auto de cow-boy aussi, qui traverse les vastes plaines d'Amérique, saturées d'autoroutes et de stations à essence, de fantômes d'Indiens disparus, de carcasses de bisons, exterminés aussi.

Voiture de collection, pour amateur de liberté.

Amateur de souvenir.

Tel est Shar.

C'est un passionné, un amoureux, un James Dean vieillissant, du cœur profond de la France, un vieux pays, mais qui reste un des ferments de la civilisation moderne. L'Hippocampe est construit au bord d'un étang aux eaux troubles et vertes, peuplé de tanches dorées et de grenouilles sonores. Notre arrivée dérange une vipère brune, au crâne triangulaire, épais, têtu, qui se chauffe au soleil sur une pierre

plate et blanche. Elle plonge dans l'eau chaude où elle disparaît, avant de réapparaître un peu plus loin. Sa tête dressée déchire alors l'eau verte et huileuse, comme un périscope, elle est prête à cracher son orgueil, son venin sur l'ennemi. Nous nous installons tous les deux sur la terrasse du café, autour d'une table en bois circulaire et peinte en blanc, recouverte par une tonnelle en fer qui porte une glycine centenaire, aux fleurs qui coulent en grappes blanches.

Elle projette une ombre épaisse et crache des myriades d'insectes volants, bourdonnants, autour de nous. Shar alors se met à me parler des raisons pour lesquelles il m'a demandé de venir :

– Je suis patron d'une chaîne de restaurants, bars et boîtes de nuit, qui s'appelle le Haras. Mes établissements portent tous le nom d'un cheval prestigieux qui surgit d'une mythologie, de toutes les mythologies, des légendes, parfois des romans, même des romans populaires. Ceux qui font pleurer. Pégase, Centaure, Licorne se bousculent, cavalent ensemble dans mes rêves, Crin blanc aussi. Aussi, dans mon entreprise, et déjà depuis quelques semaines, une série de problèmes tels que des incendies, des disparitions, voire des meurtres sont apparus dans mes établissements, comme si un destin tragique s'acharnait contre moi. Il y a deux jours, j'ai reçu un e-mail provocant, juste signé par une bande dessinée. On y voit un serpent vert s'avancer, en ondulant, vers une grenouille noire qui sautille en s'enfuyant et qu'ensuite il avale. Immédiatement après, arrive sur l'écran un damier de jeu d'échecs, aux cases alternées de noir et de blanc. La partie est déjà commencée et toutes les pièces d'un des joueurs sont marquées par un fer à cheval qui est gravé sur son socle. J'ai compris qu'elles représentaient mon entreprise. Je suis le roi, le roi blanc. Je suis attaqué par un roi obscur, le roi noir. Un roi anonyme. Empereur de l'enfer. Déjà deux de mes pièces sont tombées, un cheval et un pion gisent hors du damier. Sur le socle d'un fou qui se trouve à ma droite est gravé un P. Je suis sûr qu'il vous représente, car c'est la première lettre de Paul. Voilà la raison de mon appel, vous faites partie de mon équipe. Le roi noir l'a voulu ainsi. Êtes-vous d'accord pour rentrer dans ce jeu avec moi ? M'aider à battre le roi noir ?

Puisqu'il vous connaît, savez-vous qui c'est ?

Je réponds à Shar que je ne le connais pas, mais que je suis avec lui. Je jouerai dans son équipe, à la place du fou. Il ouvre son portable et se branche sur Internet, sur son e-mail. Le damier apparaît, le second cheval du jeu est attaqué.

Il est nommé. Sur son socle, au côté du fer à cheval, un nom est gravé.

C'est Mérens.

Shar me dit :

– Partez immédiatement dans les Pyrénées. Je possède, dans cette région, une auberge qui porte ce nom, on y loue des chevaux, des Mérens, pour faire des randonnées dans la montagne. On peut aussi y boire, dormir ou manger. Ce sont des chevaux noirs, petits et bien cambrés comme des femmes du sud. Ils sont affectueux aussi, dociles à la monte. Un peu professionnelles, comme savent l'être les filles de bar qui vendent leurs sourires, mais que toujours, au petit matin, une matrone bedonnante ramène seules chez elles, métier oblige. Dans ce coin-là, elle serait espagnole ou même, de plus loin, marocaine, de l'autre côté de la Méditerranée après Gibraltar qui l'étrangle. Fille au teint basané. Pas très loin de Barcelone, de son port, de son Barrio chino et ses fantômes de marins en uniforme et d'écrivains saouls, alors révolutionnaires. C'est Lola qui s'occupe du ranch. C'est une jeune femme aux longues jambes légèrement arquées, en culotte de cheval, à la belle crinière noire et à la peau très blanche. Elle a des yeux aux longs cils, à faire s'enfuir les mouches. C'est une cavalière, une amazone. Elle a une gorge blanche à faire couler du lait d'ânesse. Je vais la prévenir de votre arrivée.

Je réponds :

– Je vais m'y rendre, mais avant je voudrais vous entretenir de ce qui s'est passé près de chez moi dans un bar qui vous appartient, il s'appelle Icare. C'est arrivé, il y a seulement quelques jours. Que pensez-vous de la mort de l'Allemand et de la disparition de Paula ?

Shar :

– Paula s'est rendue à Mérens, à la suite de cette histoire, mais elle a disparu depuis quelques jours. Elle est sortie tôt un matin, avec son cheval, et n'a jamais réapparu, faites une enquête.

Je le quitte et monte dans ma voiture pour prendre la route du sud, vers les Pyrénées. J'utilise toujours les départementales lorsque je voyage en France. Elles me rappellent ces instants importants de mon enfance lorsque je partais l'été, avec ma famille, rejoindre la Méditerranée.

La « grande bleue » et chaude, la souriante, qui sourit aux enfants et aussi aux jolies filles. Aujourd'hui, je traverse la Dordogne avec ses champs de tabac gorgés de soleil. Enfin, ce qu'il en reste dans ces espaces où la nature existe encore, entre autoroutes et lotissements. Ses hangars, construits de pierre et de bois, où sèchent parfois de grandes touffes de feuilles vertes ou brunes, dans leurs pénombres fraîches. On se croirait en Louisiane, en Amérique, dans un vieux film en noir et blanc. Il manque juste le blues, qui se mêlerait aux chants stridents des insectes.

Pourtant, lorsque le vent souffle, j'entends crier, chanter, hurler du blues, accompagné par la musique nostalgique d'une trompette qui pleure. En conduisant, je pense à Shar, à notre discussion près de l'étang.

Quel macho ce Shar !

Parler de Lola de cette manière, comme si elle était une bête, une ânesse !

Cela ne veut rien dire que cette fille ait une gorge à « faire couler du lait d'ânesse », mais la phrase est jolie.

Peut-être, se suffit-elle à elle-même !

Peut-être, suis-je macho moi aussi !

Un fou du roi macho, pourquoi pas !

Un macho qui ne se l'avoue pas.

Que cela soit dit seulement entre vous et moi, je ne veux pas m'attirer les foudres de ma copine.

Me faire réprimer dans mon couple, mon affectif.

J'arrive aux portes des Pyrénées.

Devant moi, l'horizon se boursoufle, sa forme rectiligne et marine disparaît au profit d'une ligne blanche, verte et décharnée, édentée, neige et vert sapin mélangés. Le ciel aussi est chargé de blanc.

Puissance de neige, puissance de froid. La terre entraîne le ciel comme les rouages d'une machine créée par Dieu. Ici, le paysage broie, écrase l'horizon et tout ce qui vit dedans, créant une délicieuse farine de vie. Bientôt, je prends une petite route qui grimpe avec de nombreux lacets. Le ranch de Shar se trouve en haut, sur les terres pentues d'un col de montagne, coincé entre deux ciels et une seule terre. J'arrive devant les longues bâtisses, aux murs de sapin blond, et gare ma voiture près d'elle sur un herbage à vache. Sur les pentes de la montagne, recouverte d'herbe verte et tachée de neige, descendent, en hennissant, une nuée de chevaux noirs. En contrepoint, une horde de bœufs blancs, aux colliers en cuir garnis de clochettes sonores, aux sons cristallins dans cet air très pur, montent doucement vers le haut, vers la neige.

Quelques rapaces noirs tournent dans le ciel.

Je pousse la porte du ranch et rentre dans son restaurant, aux mobiliers de sapin blond. En son centre, se trouve une large cheminée recouverte d'une hotte de tôle noire. Une forte odeur de résineux brûlés a envahi la salle, aussi de grillades et fromages fondus.

Des couples dansent, d'autres boivent ou mangent.

Une fille noire, solitaire, danse le « huit » au coin de la cheminée. Ses fesses et ses seins, en rythme, dessinent des cercles dans l'air enfumé. Elle a peut-être bu une boisson à l'orange, un Oasis, car une canette en aluminium vide, couleur orange, traîne non loin d'elle. Elle l'exprime, la définit, l'aime.

Je demande à l'homme, qui se trouve derrière le bar où se trouve Lola, je lui dis que je viens de la part de Shar. Il disparaît un instant et revient presque immédiatement, précédé de Lola, qui semble marcher au pas. Elle ressemble exactement à la description que m'a faite Shar. C'est une grande fille à la crinière noire et aux longues jambes légèrement arquées.

Des jambes de jument de race, plutôt que d'ânesse !

Elle m'accueille avec chaleur et m'entraîne vers la cheminée pour discuter de la disparition de Paula, autour d'une table et d'un pichet de vin blanc, sec et parfumé.

Elle me dit :

– Paula a disparu, il y a de cela quelques jours, le lendemain d'une fête qui s'est tenue dans le ranch. J'ai pris des photos, je vais vous les chercher. Je les ai faites avec mon appareil numérique. Je ne les ai pas encore imprimées, mais vous pourrez les voir sur l'écran. Elle disparaît un instant et revient en tenant dans ses mains, un petit, mais puissant appareil de photo, en inox rectangulaire. Elle déplie l'écran et me fait défiler, une à une, les photos de la soirée.

Soirée costumée, soirée tribale où le cheval est à l'honneur.

Cow-boys, indiens et jockeys se côtoient et dansent ensemble.

Paula et Lola apparaissent, tour à tour, mélangées aux autres convives.

Je lui demande de s'arrêter sur un cliché où j'aperçois, dans l'obscurité d'une pièce qui se trouve derrière une porte ouverte s'inscrivant au fond de la photo, les discrètes ondulations d'une tignasse de cheveux noirs.

Je pense qu'ils appartiennent à Paula.

Lola active le zoom et l'image s'approche, par saccade, des ombres qui alors s'illuminent. Je vois apparaître les seins de Paula. Ils sont provocants, agressifs et moulés dans un corsage de couleur rouge sang de bœuf. Elle s'est costumée, ce soir-là, en fille de saloon pour aventurier désœuvré du Far West. Ensuite, surgit sur l'écran son visage très blanc, lumineux. Sa bouche est entrouverte sur sa langue et son palais, très rouge aussi. Elle reçoit un paquet d'un homme qui se tient de profil devant elle. Il est petit de taille et de corpulence grassouillette. Il porte derrière sa tête ronde, une fine et longue queue-de-cheval. Elle a été tressée avec ses cheveux blond filasse. Je demande à Lola qui est cet homme ?

Elle me répond :

– C'est Papa, il s'occupe des chevaux. C'est un illuminé, mais il est travailleur. Surtout aimant avec les chevaux et ils adorent ça. Il est parti en excursion dans la montagne, il revient demain soir. Il nous dira ce que contenait le paquet que lui a remis Paula. Je lui demande de me faire un CD de ces photos afin de pouvoir les enregistrer sur mon ordinateur et les stocker avec les autres images de cette affaire pour constituer ce que j'appelle un bestiaire d'image. Le lendemain, je rencontre Papa et je lui demande ce qu'il y avait dans ce paquet. Il me répond :

– C'est un livre ancien, un exemplaire unique que de nombreux collectionneurs se disputent. Paula a servi d'intermédiaire entre le propriétaire et un amateur, espagnol, je crois ?

Intrigué, je demande ce qu'est ce livre ?

Il dit, en murmurant pour que personne d'autre n'entende.

– C'est une édition ancienne du Kâma-Sûtra, avec une position en plus.

– Quelle position ?

À cela Papa me dit qu'il ne le sait pas, car lui-même, ne s'intéresse pas à ces choses-là. Il est très classique en amour, disons sobre. Une position, c'est tout, comme un cheval. De toutes les façons, pour le savoir, il faut acheter le livre et, c'est cher, le mystère se paie, une certaine idée de l'érotisme aussi. De plus, pour réaliser cette position il faut être souple, ça, c'est sûr !

Je sors une boîte de cigarillos de ma poche, j'en extrais délicatement un que j'allume et en offre un à Papa, qui l'accepte. Je lui demande, alors que leurs fumées bleutées déjà se mélangent :

– Comment avez-vous été en possession de ce livre ?

Il me répond en hochant la tête doucement :

– Il a été porté jusqu'à moi par une chaîne humaine. Comme un long serpent, un frémissement, une onde humaine, façon jeux Olympiques où des athlètes traînent d'un bout à l'autre du monde, une flamme symbolique. Pas d'avions, pas de voitures pour son

transport, uniquement des hommes et des chevaux. Les convoyeurs ont été recrutés sur Internet. Internautes et cavaliers. Je ne sais pas bien pourquoi on transbahute ce livre. Ce que je crois savoir, c'est qu'il vient des Indes où il est la propriété d'un homme très riche. On murmure qu'il a été vendu à un riche Espagnol de Barcelone. Quel trajet ! Des dizaines de milliers de kilomètres ! J'étais le dernier maillon, enfin l'avant-dernier juste avant la course de Paula et de sa disparition, avant que la chaîne humaine ne se brise, peut-être ne se brise ? Elle devait faire passer la frontière au livre, par la montagne, avec Tignasse, son cheval noir. A-t-elle pu le faire ? Je ne sais pas, mais en tout cas elle devrait être de retour depuis longtemps déjà. Tignasse a disparu aussi.

Je lui demande alors :

– Et vous, comment vous a-t-on fait parvenir le livre ?

Papa me répond :

– C'est une drôle d'histoire. J'ai été invité à me rendre en Camargue par un message que j'ai reçu sur mon mail. Je m'y suis rendu en train, car le livre et un cheval m'attendaient là-bas, dans un petit village de bord de mer. La Camargue est un territoire français, magique quand même. Le cheval, je l'ai gardé, il fait partie de mon contrat. Il est actuellement dans l'écurie du ranch, vous pouvez le voir quand vous le voudrez. C'est un cheval de race, un Appaloosa américain, à robe léopard, un dessin bleu est tatoué sous sa crinière grise. Il représente un livre ouvert sur lequel sont tracés deux cœurs.

Je me suis renseigné, ce sigle n'appartient à aucun éleveur connu. Voici comment s'est passé mon voyage :

– J'ai appelé ce cheval Karma, le karma. Quelques jours avant de partir, j'avais reçu un courrier qui contenait une petite clé et le numéro d'une consigne de la gare d'Arles. Lorsque j'ai ouvert le casier, j'ai trouvé peu de choses, juste une clé de voiture et un bout de papier sur lequel il est écrit à l'ordinateur un numéro minéralogique et une destination. C'est en l'occurrence un village de bord de mer bâti de roulottes, désertes en cette saison, à moitié ensablées derrière une plage de sable jaune, battue par les vagues

grises d'une mer agitée et les assauts têtus du vent. J'ai facilement trouvé la voiture qui était stationnée dans le parking de la gare et repéré mon trajet grâce à une carte que j'ai trouvée à l'intérieur. J'ai pris la route en fin d'après-midi. Pour atteindre le village, j'ai emprunté une route digue qui survole les marais. Elle surplombe les marécages, à l'endroit où l'eau douce et la mer se mélangent. J'ai l'impression de planer au-dessus des hordes sauvages de taureaux noirs qui les hantent, dans cette lumière de fin d'après-midi qui a la transparence de celle de l'hiver. Des rapaces, noirs aussi, m'accompagnent de leurs vols silencieux, comme venant de nulle part. Les uns après les autres, dans un ordre précis que seule la nature connaît, ils se posent sur les arbres décharnés par l'hiver, s'abattant sur leurs branches, avec lourdeur et force, alors que j'avance. J'arrive enfin au bout de cette route qui se termine en cul-de-sac. Je gare la voiture contre des dunes de sable et m'engage, entre deux de celles-ci, pour atteindre le village, sous la seule lumière de la lune. Quelques maigres arbres jettent leurs branches, noires et torturées, vers le ciel, comme s'ils préludaient à un mauvais film d'horreur. Je me faufile dans une rue vide, bordée de roulottes ensablées, en progressant lentement contre les bourrasques de vent d'automne, qui semblent chercher à m'arrêter. Je pénètre dans le cœur de ce village fantôme jusqu'à une petite place autour de laquelle est construite une bâtisse en dur. Au centre de celle-ci, se dresse un arbre qui tend vers le ciel ses branches, nues et décharnées, tels des bras qui le supplieraient. Un restaurant, si on en croit l'enseigne en bois qui est accrochée au-dessus de sa porte et sur laquelle est gravé, de façon stylisée, un cheval qui galope. Il y a de la lumière à l'intérieur, mais je n'ai pas osé y pénétrer car, devant le bâtiment, un chien esquimau blanc, semblant aveugle, avec des yeux jaunes et révulsés, rôde en tournant sur lui-même et en reniflant. Il est inquiétant à voir et semble fou, gardien de je ne sais quel enfer. Cette impression de tragédie imminente est accentuée par la présence, à ses côtés, d'une trentaine de chats frigorifiés qui se sont agglutinés les uns contre les autres, en quête de je ne sais quelle chaleur. Plus loin, je remarque le

cadavre d'un chat mort en décomposition et je me dis que peut-être les autres chats en faisaient le deuil.

Voilà, l'ambiance générale était à la tristesse et lorsque j'ai aperçu le cheval gris, debout et tranquille, que seul un rayon de lune éclaire, j'ai compris que j'étais enfin arrivé au bout de mon chemin. Je me suis approché et je lui ai caressé le museau, flatté l'encolure.

Il s'est laissé faire, comme s'il m'attendait, a secoué tranquillement sa tête, en hennissant doucement. Une selle de cuir rouge est attachée sur son dos et c'est dans un étui, de cuir rouge aussi, que j'ai trouvé le livre. Du moins, une boîte en bois, gravé d'un dessin, doré et scellée par un cachet de cire rouge dans laquelle, je le savais, il se trouve.

Le dessin représente un homme et une femme qui sont tendrement enlacés. Il est marqué du titre du livre, le Kâma-Sûtra.

Comment je sais pour la position en plus. C'est tout simple.

C'est écrit sur l'e-mail.

Il y est indiqué que nous sommes recrutés pour convoyer un livre, la version complète du Kâma-Sûtra, avec une position en plus. Un ancien livre, presque magiques, que des forces obscures relient à l'Antiquité. Il ne pouvait être déplacé par les moyens de transport modernes, ils lui feraient perdre sa pureté. Moi, j'y crois.

Je crois que ce livre doit rester dans son obscurité.

J'ai repris ma route à cheval, pas fâché de quitter ce lieu désolé, laissant derrière moi, ma voiture et mes peurs. J'avais hâte de rejoindre mes montagnes. Un grand hibou aux couleurs sombres nous a survolés, un instant, opposant son signe nocturne à l'image diurne des rapaces que nous avions rencontrés à l'aller, signant ainsi la fin de ce trajet, disons de ce voyage. L'expression est plus noble.

Il a été magique et cela m'a effrayé.

J'ai été content qu'il se termine mais, voyez-vous, je n'ai rencontré personne, si ce n'est un chien fou et des chats frigorifiés.

La seule présence des hommes semble avoir été dans cette maison éclairée de l'intérieur, mais je n'ai pas su frapper à sa porte car elle semblait être gardée par un chien de l'enfer.

Je suis devenu superstitieux à force de côtoyer, de vivre dans la nature.

Un oiseau qui chante, un lapin qui s'enfuit sont parfois pour moi des signes de Dieu alors, voyez-vous, un chien aveugle et fou, blanc immaculé, de surcroît, entouré de chats transis, me semblait être une porte entrouverte sur l'enfer.

Ces images, associées entre elles, me font penser à certaines sculptures antiques, d'Égypte ou d'Orient, qui représentent des bêtes monstrueuses qui passent l'esprit des défunts dans le royaume des morts. Parfois leurs corps de chien se prolongent par des pattes aux griffes d'aigle ou aux sabots de taureaux.

Parfois leurs faces sont celles d'un dragon, d'un oiseau ou d'un homme qui est alors souriant, énigmatique.

C'est le Bienheureux.

C'est ce visage que j'ai eu peur de rencontrer si je sonnais à cette porte, à cette lumière. J'ai eu peur qu'il ne m'entraîne dans son ombre. Il y a quelques années de cela, j'ai rencontré le Bienheureux dans un petit musée entouré de désert et à l'autre bout du monde.

Il trônait, dans son habit de sculpture au corps de chien et au visage d'homme hilare, au centre d'une salle où étaient exposées des momies. Figures brunes, desséchées et tannées par des terres acides.

Le temps semble s'être arrêté à l'instant où le « Bienheureux » convoyait ces morts vers l'au-delà, l'exposant à notre regard, aux regards de tous, dans ce musée des hommes. Impudiques regards des hommes sur ces figures mortes qui les empêchent peut-être d'atteindre le repos éternel, arrêtent le temps, créent peut-être même une porte ouverte sur l'enfer à travers laquelle le Bienheureux va et vient. Il s'est trouvé, et c'est à peine croyable, que quelques jours après celui de mon retour chez moi, j'ai perdu un être qui m'était cher.

Il a fallu que j'affronte la mort, que je la regarde en face dans sa blancheur livide de l'instant qui est celle du corps après que l'âme se soit enfuie. Bien sûr, il n'y a pas de relation logique, plausible, entre ces deux événements, mais il me reste quand même un doute, une peur.

On ne sait jamais ?

L'idée que le Bienheureux pouvait se trouver derrière cette porte m'a fait fuir au triple galop sur le dos de Karma. J'ai mis huit jours pour revenir ici, huit jours tranquilles, comme si je cavalais dans le paradis, volais dans le paradis, porté par un ange, un cheval ailé. Ensuite, j'ai donné le livre à Paula, le soir de la fête où les photos ont été prises. Pourquoi à Paula, simplement parce que j'ai reçu un e-mail qui m'a demandé de le faire. Voilà, vous savez tout maintenant, mais je doute que cela vous éclaire. Moi aussi, je n'ai rien compris, si ce n'est que j'ai rencontré Karma et que, maintenant, nous vivons ensemble une grande histoire d'amour. »

Papa s'arrête de parler et prend congé de moi. Il a des chevaux à s'occuper. C'est la seule chose qui le préoccupe. Plus tard, après m'être servi au bar un verre de whisky, je téléphone à Shar et lui explique le topo pour savoir ce qu'il en pense. Pourquoi la chaîne humaine s'est rompue, chez lui, à Mérens ?

A-t-il une idée ?

Ce qui est sûr, c'est que cela lui avait été annoncé par l'email qu'il avait reçu !

Il a été mouillé. Cette affaire sent plein pot l'international.

Shar me répond :

– Je n'en ai aucune idée, mais pour l'instant il faut retrouver Paula. La police a organisé un appel à témoin, des photos de son visage sont placardées dans toute la ville. Le lendemain matin, je me rends dans le centre ville pour faire quelques courses. Je m'arrête devant une boutique sur la vitrine de laquelle est placardée une affiche du visage de Paula la brune. Je m'immobilise un instant

devant cette image souriante, irréelle par le bonheur qu'elle dégage alors que, pourtant, elle annonce un drame, probablement un drame.

Elle aurait alors le visage d'un ange.

Au-dessus de moi, un rapace attentif plane en tournoyant dans le ciel comme s'il observait une proie, un dénouement, une vérité qui naît. Je suis accro aux signes qui entourent la mort et prennent place dans le déroulement ordinaire de la vie.

De la foutaise me direz-vous, comme vous voudrez, mais moi j'y crois !

Peut-être suis-je un médium, accroché aux mondes obscurs ?

Déjà, à cet instant, je suis envahi par un drôle de sentiment, plutôt une odeur, une odeur persistante comme un mélange d'eau croupie et de vase. Cette odeur ne m'a plus quitté de la journée. Je l'avais déjà rencontrée lorsque j'étais enfant et que je fouillais dans la vase d'étangs aux eaux noires et stagnantes, à la recherche de trésors cachés par des pirates imaginaires et que le limon remué exhalait son odeur. Pour pallier cette présence désagréable, je me suis offert un cigare havane, un barreau de chaise, un Davidoff, que je savoure une grande partie de la journée, le fumant, parfois le mâchant délicieusement. Sa fumée légère me fait du bien, malheureusement sa nicotine la suit. Il y avait un concert prévu le soir même sur la place d'un village proche d'ici et je me suis décidé à m'y rendre, pour passer le temps. Un peu avant d'y arriver, j'ai vu un chien hurler à la mort. Il se tient immobile et le cou tendu devant la lisière sombre d'une forêt. Seuls ses crocs blancs scintillent.

Loup d'aujourd'hui. Avant d'arriver à la petite place où se tient le rassemblement, j'ai longé, quelque temps, un torrent dont l'eau pure cavale de la haute montagne, de ses neiges éternelles. Je suis descendu le long de sa berge, sur une petite plage de galets gris et poussiéreux, qui existe depuis si longtemps que les hommes préhistoriques auraient pu la fouler. Peut-être même ont-ils vécu dans les hautes falaises rocailleuses, percées de cavernes ombrées qui surplombent la rive d'en face ?

La plage se termine en pointe. Pointe solide, masculine, en pierre qui pénètre l'eau féminine qui l'enveloppe. Elle est entourée d'une eau pure, oxygénée, tourbillonnante, bleutée, habitée par de minuscules alevins, façon spermatozoïde, qui jouent. Au milieu de l'eau, un chien aux longs poils jaunes et au museau effilé, certainement de race afghane, se baigne.

Il reste immobile, comme s'il représentait une sculpture vivante d'un dieu archaïque.

Il regarde intensément, aussi intensément que ses instincts qui le poussent à chasser un oiseau noir, qui, plus loin, boit. Peut-être même sent-il l'odeur des loups qui jadis venaient s'abreuver, chasser autour de ce torrent éternel. Éternelle mesure de la vie qui s'écoule, du temps qui passe et de la mort qui inéluctablement suit. Gorge grondante et yeux fixes, le chien s'avance, tous ses muscles tendus, vers l'intrus. Chien et homme depuis long temps complices, je le calme de la voix. Il se calme, sort de l'eau et silencieusement remonte vers la route où il disparaît dans la nuit qui, à cet instant, naît.

Je remonte vers le village et remarque un étron de chien qui marque une frontière entre la plage grise et la route grise aussi. J'ai eu alors le sentiment d'être descendu dans une « plage à chien » qui serait marquée par cette espèce animale depuis toujours, de génération, en génération.

Ici, la présence de la nature est forte. Alors, la logique des hommes se détériore. Elle laisse sa place à la connaissance du monde, de la vie, par « l'essence du corps qui exprime et remonte dans les secrets de l'âme ».

C'est ainsi que la nature agit.

Elle a une place importante dans l'existence de l'homme, même si aujourd'hui il la défie, l'oublie, se moulant orgueilleusement dans son idée de Dieu. J'arrive un peu plus tard au cœur de la fête. Sur une estrade, un vieil Indien, fragile petit homme d'une forêt éternelle et lointaine, chante une douce mélodie d'amour. À ses côtés, une jeune fille danse, à demi-nue, juste habillée d'un costume recouvert de plumes d'oiseaux, d'oiseaux de paradis. Elle s'ébroue en rythme, sous

la voix caressante de l'homme. Deux ailes blanches, confectionnées avec des plumes géantes et accrochées sur son dos, la font ressembler à un ange.

Son sourire aussi.

Jolie chanteuse exotique, Brésilienne, je crois.

Trait d'union entre le ciel et la terre.

Autoroute pour l'âme qui conduit au paradis. L'âme de Paula, peut-être, qui est d'origine lointaine sud-américaine. Ses grands-parents avaient quitté l'Italie pour se lancer dans un élevage de chevaux sur des steppes perdues d'Argentine. J'ai écouté ces chants une grande partie de la nuit et lorsqu'ils se sont tus, je suis retourné à mon hôtel dans une nuit éclairée par une lune ronde et jaune.

Un peu plus tard, j'entre dans ma chambre et je remarque, au pied de mon lit, un insecte au corps long et pourvu de deux ailes transparentes. Il ressemble à une minuscule fée qui serait sortie d'un dessin animé pour enfants.

Telle est la fée Clochette, amie de Peter Pan.

Il se tord sur le plancher, comme s'il agonisait, comme s'il se noyait dans un lac imaginaire. J'ai fait un geste pour l'écraser, mais finalement je l'ai épargné. Quelques instants plus tard, il est mort de lui-même, comme s'il s'était noyé dans un plancher de bois sec. Triste prémonition.

J'ai compris le lendemain matin ce que ces événements indiquaient. J'ai entendu dans les informations de la radio locale qu'on avait retrouvé le corps d'une femme. Il flottait, entre deux eaux devant les griffes d'acier du barrage d'une retenue d'eau, à l'endroit où l'eau s'échappe pour couler dans la vallée en contrebas. Il est mélangé à de nombreuses branches d'arbre, triste linceul, qui sont devenues noir intense ou très blanches par leurs longs séjours dans l'eau et qui étaient remontées avec lui.

J'étais sûr que c'était celui de Paula.

C'est Paula. Elle a été identifiée. Elle a été tuée par balle, une seule balle qui a percé son cœur.

Tignasse a disparu et le livre aussi.

Le livre a disparu, mais Tignasse a été retrouvé quelques jours après. Il galopait dépeigné droit devant lui, affolé, sous un ciel nocturne de pleine lune.

J'ai fait le tour du lac.

Le meurtre est signé car, sur un rocher qui sort de l'eau, a été rafé à la bombe un poisson bleu. Image au graphisme simple, primitif, pourtant chargé d'une force magique. J'en prends une photo que mon Canon avale dans sa mémoire, allume une clope et médite, un instant, devant ce rocher et ce dessin qu'a tracé la main de l'homme. Le ciel est magnifique, moutonneux mais quand même transparent et l'eau du lac grise et tranquille. Tranquille cercueil.

En fouillant autour du rocher, je ramasse un morceau de verre circulaire qui ressemble à un cul-de-bouteille brisé. Ensuite, après avoir récupéré quelques forces, j'appelle Shar pour lui demander s'il est collectionneur, surtout de quoi.

Il décroche immédiatement et me répond :

– Je collectionne des chevaux Han, des chevaux chinois anciens en terre. J'en possède déjà soixante-neuf, une vraie armée privée. Il y a trois mois de cela, j'ai participé à une vente aux enchères à Londres. J'y ai acheté un cheval chinois en terre cuite vernissée. Il est monté par une fille, une guerrière, une amazone. Je possède maintenant cette œuvre unique au monde.

À ma connaissance, c'est la seule femme chinoise, une guerrière, qui a eu, à cette époque, l'honneur d'être représentée, montant sur un cheval et partant ainsi à la rencontre des dieux.

Une femme guerrière, pas une joueuse de polo comme on en trouve parfois. L'homme représente la guerre, la femme, le jeu. C'est un mystère. Était-elle fille de roi ou, comme Jeanne d'Arc, bergère locale inspirée par les dieux ? J'ai enlevé les enchères pour un prix faramineux contre trois collectionneurs étrangers, un Espagnol, un Russe et un Chinois. Je ne les connais pas mais, peut-être m'en veulent-ils ? Ils m'en veulent, cela c'est sûr, comme si j'avais volé leur

maîtresse, pas n'importe quelle maîtresse, celle qu'ils aimaient à la folie.

Je réponds à Shar :

– Nous tenons peut-être une piste, car, partout, dans ces épreuves que vous traversez, se mélangent à l'odeur de l'argent, des chevaux, des filles et du désir de possession que certains hommes ont pour l'art. Possession qui parfois ouvre des portes obscures dans leurs âmes, dans lesquelles alors la mort s'engouffre. Livres anciens et sculptures archéologiques semblent jouer un rôle dans les problèmes que vous rencontrez aujourd'hui, une sorte de malédiction comme celles qui ont frappé les découvreurs de tombeaux égyptiens, des pyramides.

Art antique qui remonte de la terre pour resurgir dans notre présent et jouer un rôle dans les histoires d'hommes qui parfois sont sordides. Je ne connais pas vraiment la sculpture ancienne mais, il y a de cela quelques jours, j'ai remarqué dans la vitrine d'un antiquaire deux chevaux chinois sur pied, en terre cuite grise. Le premier représente un superbe étalon au museau fin, avec des yeux aux expressions égrillardes, le second une pouliche posée de trois quarts face à la rue et qui est affublée d'une croupe rebondie, à l'allure provocante. Les deux sculptures semblent vivantes, semblent se désirer, en tout cas, elles forment un couple éternel qui jaillirait du passé pour s'exposer dans notre ville d'aujourd'hui. L'impression qu'elles dégagent est puissante, suffisamment puissante pour que le désir de leur possession fasse chavirer le cœur de certains hommes d'aujourd'hui et les plonge dans un chaos de l'esprit où la raison n'a plus de sens. Que savez-vous de cette histoire sur le Kâma-Sûtra ? Avez-vous consulté votre e-mail pour savoir si on vous avait une nouvelle fois contacté ?

Shar me répond :

– J'allais vous téléphoner à ce sujet. Ce matin, j'ai ouvert mon e-mail. J'ai trouvé un message du même genre que le premier. Un serpent rouge, énorme, celui-là, s'enfuit en rampant. Autour de lui des cœurs rouges palpitent et éclatent comme des bulles de savon. Le

jeu d'échecs est là aussi. Il propose une figure compliquée dans laquelle je suis en position d'échec, par la reine noire. Pour pallier, à cette attaque, je peux interposer un fou devant elle, celui qui est marqué Paul, c'est-à-dire vous. Pour le livre et le rôle qu'a joué Papa dans cette histoire, je suis au courant. Papa, dans ce jeu, n'est qu'une partie de moi-même. C'est moi et mes associés qui lui avons demandé de transporter le livre. Je fais partie d'une association qui s'occupe de cette ancienne édition du Kâma-Sûtra. Il est pour nous essentiel à la vie, c'est une de ses énergies symboliques. Un objet sacré, comme l'est le Graal. Il y a quelques objets, tels que celui-ci, qui, symboliquement, représente la totalité de la vie des hommes. Il faut les préserver, c'est la mission qu'on s'était donnée pour le Kama. Pour le jeu d'échecs, je ne sais pas ce qu'il représente, mais j'imagine. Sur l'échiquier, Papa est certainement représenté par le second cheval, celui qui est attaqué.

Le premier, qui a été bouté hors du jeu, c'est probablement Paula. Paula est maintenant morte. Papa s'en est bien tiré, il s'est enfui à temps. Il a eu raison de ne pas entrer dans l'auberge, il y serait maintenant mort. La nature l'a prévenu, c'est un langage qu'il comprend. Il y a le nom d'une ville d'Asie dans ce mail et aussi le nom d'un homme qui vous attend à l'aéroport. Allez-y. On verra bien où ça nous mène.

FIN DE L'EXTRAIT

TABLE DES MATIÈRES
DE LA VERSION COMPLÈTE

L'arbre du Kamas..... 4

Chapitre I..... 5

La mort de Paula..... 5

Chapitre II..... 34

Les voyages..... 34

Chapitre III..... 73

L'Arbre..... 73

Chapitre IV..... 159

L'île du Kamas..... 159

L'île du Kamas..... 174

Note de l'auteur..... 175

Chapitre V..... 177

Paul, réminiscence..... 177

Chapitre VI..... 186

La police..... 186

Georges, le Docteur et commandant Léo.....186

Chapitre VII.....193

Yvan
Jason et Véra.....193

Chapitre VIII.....197

Paul, vers l'île du Kamas.....197

Chapitre IX.....208

Yvan et le commandant Léo – La réception.....208

Chapitre X.....217

L'arrivée du Centaure sur l'île du Kamas
La visite du Docteur.....217

Chapitre XI.....224

Épilogue.....227

Du même auteur.....229